PIERRE NEYRAC

L'INDIFFÉRENCE PERDUE

3e édition

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'INDIFFÉRENCE PERDUE

Extrait de la publication

PIERRE NEYRAC

L'INDIFFÉRENCE PERDUE

3e édition

GALLIMARD

Extrait de la publication

L'Édition originale *de cet ouvrage a été tirée à* cent quarante trois *exemplaires, soit : douze exemplaires sur vergé pur fil Lafuma-Navarre réimposés dans le format in-4° tellière dont dix exemplaires réservés aux* Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, *numérotés de* I *à* X *et deux exemplaires d'auteur hors commerce marqués* A *et* B *; cinquante et un exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont trente et un exemplaires numérotés* 1 *à* 31, *et vingt exemplaires hors commerce marqués de* a *à* t *; quatre-vingts exemplaires sur papier d'alfa Navarre, dont soixante-dix exemplaires numérotés de* 32 *à* 101, *et dix exemplaires hors commerce numérotés de* 102 *à* 111.

Les exemplaires sur vélin pur fil numérotés de 20 *à* 31 *et les exemplaires sur alfa numérotés de* 71 *à* 101 *ont été spécialement imprimés pour* Les Amis de la Grive.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1933.

Extrait de la publication

A

JEAN-PAUL VAILLANT

A mon père.

PREMIÈRE PARTIE

Je suis un déserteur. Pourtant à Paris, chez le coiffeur, il m'était désagréable de voir le garçon brosser mon habit.

Ici, même les fleurs ont les cheveux en désordre. Je les peignerai quand elles seront mortes. En attendant, ces coquelicots rouges et ces marguerites blanches, que je vois là, dans ce champ invalide, sont évidemment une basse-cour redevenue sauvage. Il ne me reste qu'un moyen de m'assurer que ce ne sont pas des coqs et des poules, celui de me coucher à plat ventre contre leurs corolles. Alors, s'il n'y a ni cris, ni battements d'ailes, le doute disparaîtra complètement.

Puis, maintenant, il n'y a plus de femmes. Je sors de l'acquit, de l'avoir, du capitalisme, pour rentrer dans l'inconnu. Même les femmes deviennent pour mon désir une chose impossible. Et pourtant, moi, je suis un homme seulement, et pas un être bisexué. Ainsi je ne crois pas que cela soit vrai que les hommes couchent

Extrait de la publication

avec les femmes. Et pourtant je suis marié; et j'ai une enfant, elle s'appelle Nadine.

Là-bas, en Europe, c'est la guerre, une chose très compréhensible, parfois très agréable à imaginer, mais qui ne peut me faire accroire que les hommes sont mortels. Ainsi, moi, je crois que jamais je ne mourrai. C'est ce qui me reste encore du romantisme. Jamais je ne mourrai : c'est si bon de vivre ainsi avec cette croyance dans votre jeune chair. Autour de moi des oranges se détachent et tombent par terre. J'apprends à les voir tomber et j'ai peur pour la récolte. Je me dis : il ne restera rien au bout de l'année, mais il en reste toujours. Et pourtant j'aurai toujours peur en voyant tomber les oranges. Pour les autres fruits, pour les pommes, pour les pêches, je n'ai aucune crainte.

Je me souviens de ma belle-sœur; elle me disait : « Toi, Hans, tu ne pourras jamais violer une femme. » Comment peut-on parler ainsi ? Mon cousin, lui, me disait : « Tu ne pourras jamais toucher à une femme sans la rendre enceinte. » Comment peut-on parler ainsi ?

J'aime la terre de toute la puissance de mon corps, la terre velue, juteuse, détachée de son créateur comme devraient le faire les hommes. Je l'aime même quand elle se creuse de tranchées avec dedans des hommes qui regardent par-dessus le parapet pour voir les autres, ceux qui ne sont pas nous, ceux qui sont immortels. Et pourtant l'homme a existé avant la terre, sans elle, pareil à la musique préexistant aux musiciens, aux Wagner, aux Liszt, aux Bizet et aux autres. C'est donc absurde de dire : l'homme est plus vieux que la terre ; mais c'est si rassurant, surtout la nuit, près de la fatigue révélatrice. Aujourd'hui je sais que je serai toujours seul, que personne ne viendra, et je n'attends simplement que mon moi de demain, mon moi perdu avec

l'accablement et l'arrêt du sommeil, et retrouvé dans mon lit à l'aurore.

Je suis en Judée. Ma tête lourde roule dans les labours à la suite de la charrue pour l'empêcher de continuer son travail de défrichement. Encore un peu elle se placera devant les chevaux dans le goale de l'adversaire, et le silence arrivera pour toute l'équipe de mon corps. Devant ma petite maison commence le désert. Je jetterai mon manteau dessus en attendant qu'il retrouve sa véritable couverture faite à sa mesure, la mer. Alors, pour me récompenser, il déplacera ses dunes et ses vallons, ce qui alarmera les fauves. Quelques arbres stationnent, refusant de partir. La lumière de ma lampe s'arrête au mur comme un papillon s'arrête à une lampe. Je ferme ma porte, et le désert reste dehors, loin, comme s'il était dans la planète Mars, près comme s'il était moi.

C'est l'absence du soleil ; je l'ai vu tout à l'heure passer, ce vieux zeppelin, dans son voyage quotidien autour de la terre. Car c'est vrai, n'est-ce pas, que c'est lui qui tourne ? que l'Inquisition avait raison ?

Les uns après les autres, les hommes et les femmes tombent pour dormir. Les femmes eues ressemblent à des culs-de-jatte ; les non-eues aussi. Bientôt ces corps deviendront une masse redoutable, une terre de chair forçant la mort au lock-out, et c'est bien ainsi, car la mort en elle-même est encore supportable ; ce qui révolte, c'est la façon ridicule par laquelle on passe à trépas. Ce n'est ni terrible ni effrayant de mourir, c'est simplement honteux. Nous, s'il n'y avait de temps à autre les guerres, les meurtres, les accidents, il faudrait toujours mourir.

Où est ma femme à présent ? Elle est à Paris, dans son boudoir-salon, brune jusqu'aux muqueuses, attendant devant la glace la disparition de la couleur bleue de ses yeux ; par ce travail elle pense aboutir à un évé-

nement considérable et nouveau : celui par exemple de ne point mourir. Autour de son corps immense et un peu maigre, les murs tombent du plafond cocu ; ils sont revêtus de kimonos comme certaines dames, mais restent tout de même tapettes. Le parquet tire sur les tapis pour les voir. Des fleurs sacrifiées ressemblent à des abatis de volailles. Dans un miroir rond et sans trou, elle suit de ses prunelles bleues l'opération qui va changer le teint de son regard. Elle regarde la chambre rectangulaire qui lui paraît ronde. Voilà déjà ma femme. Je lui disais : « Marcelle, être douce pour l'âme, c'est l'équivalent d'être jolie pour le corps. » Elle me répondait : « Non, Hans, être douce pour vous signifie être fidèle, ne point tromper son mari ? » Je pensais : elle a raison, mais pourquoi suis-je un mari ! Je lui expliquais : « Écoute : si nous voulons que nos amours durent longtemps, si nous disons au début de chaque liaison le mot toujours, ce n'est pas nécessairement parce qu'il nous faut que l'amour dure toujours ; mais c'est là une traduction de notre âme, qui a peur de mourir, mais qui se tait d'ordinaire. Alors, ici, en présence de l'amour aussi beau pour elle que l'éternité, elle se réveille et demande que l'amour soit long, éternel, croyant de cette manière se sauver et échapper à la mort. De même que pour fuir le sommeil on se réfugie dans le rêve. » Mais elle me faisait non de la tête, doucement. Ce non qui est toute la vie, la composant, ce non qui est tout notre avoir. Je connais beaucoup d'hommes qui seraient heureux de posséder une épouse comme Marcelle, pour eux elle serait un idéal. Ce soir, elle fera ce qu'elle veut, elle dira : « Hans, Hans, il est mort ! » Mais Hans est ici, Hans est allongé sur son lit, Hans va s'endormir tout à l'heure, pareil à son enfant Nadine, quand, le poussant vers le sommeil doucement comme une berceuse, la chanson collective du groupe des émigrants

Extrait de la publication

juifs cessera de dire à la terre de rester tranquille et de se reposer.

Alors pour décorer le paysage, on apportera une lune verte, où le désert ira brouter, et des étoiles de carton rouge pour lui faire des cornes, et l'horizon sera un divan bas et taupe pour m'étendre dessus. Alors, si le moindre nuage apparaît, on la labourera et il y poussera des jets d'eau.

Alors on offrira aux fleurs des champs un bouquet vivant de coqs et de poules liés par les pattes, sans omettre de l'arroser deux fois par jour avec des grains de millet, en évitant les œufs qui poussent tout autour. Alors si je vois la Sainte Vierge dans sa robe bleu de cie se promener dans les hauteurs, cherchant son fils, je ne crierai pas au miracle, mais, mes dix doigts en avant, je chercherai avec elle jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de miracle.

Oui, mais même énoncée sous cette forme, ma pensée véritable reste comme toujours inexprimée, courant le long de ma vie sans jamais me rejoindre.

Voilà dix jours que je suis ici. Eux, ils travaillent ; eux, ce sont des jeunes aux sexes bien différenciés, bien apparents sur leurs visages aux yeux en mer, mer se faisant très petite, très silencieuse pour ressembler à de la terre. Tous ils sont Européens; tous ils sont Juifs. Moi je suis Français. Il n'y a rien avec eux, ni école, ni temple, ni théâtre, ni cinéma, ni église, ni château en ruines, ni usine, ni objet d'art. Il y a eux, ce sont eux tout cela. Toute la culture européenne, toute la civilisation, la leur et la nôtre et toutes les autres. Ils portent tout cela, non pas dans leur tête, ni dans leur cœur, mais simplement dans leur chair, leur sang, qui sent encore le brûlé de l'Inquisition. Il y en a parmi eux qui parlent

très bien le français. Nous deviendrons des amis. Déjà ils me font bonjour de la main, le matin, quand ils viennent réveiller la terre d'hier. J'ai déjà une amie parmi eux ; elle s'appelle Frida. Comme les autres, elle sait que je suis Français et aussi déserteur. La première fois, quand j'ai compris qu'elle le savait, il me sembla avoir tout perdu, mais elle, ramassant une poignée de terre rouge et propre comme de la bonne farine, me la versa sur les cheveux et sur le visage en me demandant : « Tu l'aimes, n'est-ce pas ? » Et elle ajouta, en me quittant : « Cela suffit. » Là-bas Marcelle sait très bien que cela ne suffit pas du tout. Quand je reviendrai et que j'entrerai dans sa chambre et que je la verrai presque nue dans son lit, que je lui dirai : « N'essaie pas de faire l'innocente, ne me parle pas de tes robes, ni de tes jupons, ni de ton linge, ni de tes bas, je sais tout aujourd'hui, tout le possible ! » et quand pour commencer je lui jetterai les coussins pour la tuer comme font les enfants, elle ne voudra plus jouer. Pourquoi ne voudra-t-elle plus jouer ? Pourquoi laissera-t-elle se perdre inutilement et loin de mes narines les senteurs laiteuses fuyant son corps ouvert ? Puisqu'elle sait certainement que, mon visage contre la plaie béante de son ventre, je resterai indéfiniment jusqu'à ce que l'un de nous meure. Là-bas ils tombent. Leurs corps cessent d'être mystérieux dès qu'ils sont morts. On peut pleurer, mais on peut rire. Peut-être qu'ils ne seraient pas morts s'ils voyaient les autres rire. C'est parce que je l'ai entendu, ce rire froid, courir au-dessus de ceux qui tombent que je suis ici.

Frida est revenue me voir; sa robe est la mer de son corps, son corps est l'eau de ses robes. Je me suis couché dans ses yeux en m'allongeant comme dans un hamac. Quand elle parle, ses lèvres veulent tomber. Elle me demande des détails sur ma vie; elle voudrait savoir

Extrait de la publication

tout de moi, de mon passé, de mon pays, de Paris, de la France. Je me tais. Elle s'appuie contre moi de toute la longueur, de toute la largeur de son corps chaud et bon, son corps immense de femme. Nous ne parlons plus. La parole n'est point faite pour l'intelligence. Dire, c'est mourir. Il faut crier, il faut pleurer, il faut rire, il faut faire comme les animaux. Nous étions restés debout. De mes genoux, de mes bras et de mon poids j'essayais de la faire tomber, pour l'avoir tout entière sous moi, pour moi seul, puisqu'il n'y a pas de troisième, puisque nous sommes deux, puisque toute la vertu consiste en ce nombre, puisque, n'est-ce pas, notre force de solitude ne peut point aller plus loin. Mais brusquement elle se retira en me disant : « Je ne vous aime pas, je ne vous respecte pas, je ne vous estime pas. »

Alors pourquoi suis-je ? Alors, l'autre, c'est donc plus que moi ? Alors tout est donc inutile ? Alors pourquoi y a-t-il cette guerre, ces tueries, ces hécatombes, puisque nous, ce n'est rien ?

Et je comprends ce soir que tuer est un moyen de s'assurer si l'autre est vulnérable, un moyen de savoir quelque chose, un luxe divin accordé à la victime, au prochain, qui, même mort, reste pour le meurtrier une personne immortelle. Ma mère peut venir et me ramasser pour me ramener de force à la maison comme autrefois. Moi je ne veux plus bouger. Mon foyer, c'est le contact de mon ventre et de la terre, l'endroit où ils se touchent. Je veux, redevenant un enfant terrible, dire à ma mère : « Maman, je suis fâché contre toi et je ne veux plus rentrer, ni manger, ni boire. » Et son dos qui redescendra le sentier sans moi sera le tableau de la séparation qui se répète indéfiniment sans jamais nous laisser le temps d'arriver, et son dos sera le tableau noir qui m'a empêché d'aimer complètement, sans

Extrait de la publication

retenue aucune, son sexe. Mais ce soir je n'ai pas besoin qu'on me rassure. Autour de moi règne la même paralysie. La chaise du Messie, la grande cour du saint, le désert phtisique, le ciel tuberculeux, sans respiration, la lune diarrhéique et opiummée et moi sur le sol, à plat ventre, la bouche à même la terre, moi une chose.

Ce matin j'ai reçu une lettre du pays ; alors pour la lire je suis allé droit devant moi, vers l'Est. Chez nous, l'Est, c'est l'Allemagne, l'ennemi de toujours, le peuple qui ne sait que chanter, faire du bruit, avec ses canons, ses machines, mais qui ne saura jamais tenir un pinceau à la main, ni fabriquer un parfum. Ici, l'Est, c'est le désert. Tous les deux ils se ressemblent. L'Allemagne est pour les peuples en général et pour la France en particulier ce que le désert est pour le reste du continent. J'ouvre la lettre : c'est fini, mon petit frère est mort, tombé en Argonne ; il ne sera plus blond ; ses yeux ne seront plus bleus ; et il ne pourra plus me dire, me répéter, à moi son aîné, son désir unique : « Tu sais, moi, je voudrais avoir tous les jours une femme, une autre ; je voudrais avoir non pas trente ans, mais trente fois trois cent soixante-cinq femmes se tenant par la main, formant une longue chaîne charnue, colorée, chaude, molle, parfumée. » Il disait cela, il parlait ainsi, parce qu'il n'en avait jamais eu aucune, pas une seule. Sans doute les pacifistes, ceux qui ne veulent pas la guerre, braqueront à l'armistice les canons et les mitrailleuses contre ceux qui reviendront du front en leur disant : « Non ! Pas de retour pour vous, restez là où vous êtes, nous ne voulons plus de vous. » Il est donc tombé à la renverse comme dans ces tableaux de guerre exposés dans les musées ; sa tête alla buter contre les pierres ; je ne dirai pas que c'était fini : c'était moins que cela, c'était simplement à pisser sur son visage et dans sa bouche. Tard

Extrait de la publication

dans la nuit, les camarades juifs ne me voyant pas rentrer partirent à ma recherche. Frida était avec eux. Nous rentrâmes ensemble. Autour de nous une étrange sécurité émanait du sol (il avait la même température que nos corps, 37 degrés), une sécurité qui éloigne la mort, la rend moins dure et plus acceptable qu'en Europe. Nous marchions comme sur un toit, avec des jambes de tabétiques. Ce soir, comme d'habitude, j'ai pensé à Marcelle. C'est donc vrai qu'oublier, c'est dur. Ainsi je pense à la géographie de son corps, la littérature de son parler, de sa bouche, la sculpture de ses gestes. Elle me disait parfois : « Hans, j'ai mal au bras», ou « j'ai mal au ventre » ; et je restais à la regarder parler, à l'entendre regarder; et je me disais : comment peut-elle me parler ainsi de son ventre ? Il est si grand, le corps d'une femme, si invraisemblable, si meurtri, qu'on a peur de le voir tomber en ruines à tout instant, à chaque pas, à chaque mouvement, avec, dehors, traînant sur le sol, les intestins roses et mous. Frida tourne autour de moi de nouveau, la jupe agitée au-dessus de ses jambes nues, les seins bandés sous la mince chemisette, la tête têtue; on ne voit pas le cul de Frida. Je le lui dirai. Je dois tout savoir. Si jamais elle me reparle, je lui dirai : « Ce n'est pas parce que tu es d'un autre sexe que tu feras des cachotteries, que tu me feras croire que je ne sais rien ; alors, tu penses que je n'ai jamais couché avec des femmes, que je ne suis pas resté des nuits entières à tenir des corps comme le tien ; alors, et Nadine, mon enfant, cela ne te suffit donc pas ? » Mais elle me répondra : « Non, tu ne sais rien », et c'est vrai, je ne sais pas. Jamais je ne saurai ; je suis exactement au même point que frérot ; seulement il est mort et moi je ne le suis pas. Devant l'amour, devant la femme, c'est la même position. Je lui dirai : « Tu crois qu'il n'y a que toi au monde ; et que si tu refuses je serai très

Extrait de la publication

pauvre, sans pain, sans eau, et que je dis parfois : « Mon Dieu, puisque tu m'as donné le désir et le sexe, donne-moi donc la femme ? » Et elle me répondra : « Oui, c'est vrai qu'il n'y a que moi au monde ; toi, Hans, tu es un enfant, quoiqu'il t'ait fallu un très grand courage pour fuir la guerre ; tu es venu en Asie, tu n'as peur de rien, tu es beau, peut-être, mais n'empêche, tu n'as pas ce que j'ai ; tu as besoin de moi. » Il faudra me recoucher dans ses yeux comme dans un hamac. De plus, Frida n'est point seule ici, il y a les autres : ils sont environ sept hommes et trois femmes dans ce groupe, c'est loin d'être un harem. Il y a d'abord Trope, un ancien avocat de Vienne, très connu, très riche, qui a tout quitté, fortune, famille, pour venir travailler la terre en Palestine. Il parle très peu; seulement il a un faible pour Frida. Ils sont toujours ensemble ; leurs pioches se caressent sous les mottes de terre, leurs corps ont le même rythme en avançant, courbés au-dessus du sol retourné, ils ont le même silence, devant le silence de cette nature morte comme dans un tableau. Et je me dis : Comment faire, quel moyen prendre, pour faire ressortir mon corps, le distinguer des millions d'autres corps, appeler sur lui l'attention des autres, faire que tous comprennent qu'il est unique au monde, le plus beau, le plus fort ? Pourtant, un jour, j'ai entendu Trope murmurer : « Non, je ne peux plus, c'est trop dur. » Alors elle se dressa furieuse, haletante, et lui cria : « Eh bien ! va-t'en, retourne en Europe. » Il ne répondit pas. Mais quelques jours après, l'événement habituel arriva, la première fois pour leur groupe. C'était la nuit, entre le soleil et la lune ; le premier était parti ; l'autre devait venir ; en attendant la maison restait sans lumière, avec une grande fatigue. Partout ils s'étaient allongés, n'ayant plus la force de se tenir debout. De chez moi je ne les

Extrait de la publication

Extrait de la publication

153.5740

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

EXTRAIT DU CATALOGUE

LÉON-PAUL FARGUE

Sous la Lampe
(Banalité, suite familière)

Espaces
(Vulturne, Épaisseurs)

D'Après Paris
Prix de la Renaissance 1932
Poèmes *suivis de* Pour la Musique
Banalité
Édition ornée de grandes compositions photographiques par Lorys et Parry

MARCEL JOUHANDEAU

Opales
Les Pincengrain
Monsieur Godeau intime
La Jeunesse de Théophile

Astaroth
Tite-le-Long
Prudence Hautechaume
Journal du Coiffeur

Binche - Ana

Elise

Véronicana

PIERRE JEAN JOUVE

Paulina 1880
Hécate
Histoires sanglantes

Le Monde désert
Vagadu
La Symphonie à Dieu

Les Noces

ANDRÉ MALRAUX

La Condition humaine
Royaume Farfelu

JEAN PAULHAN

Le Guerrier appliqué
La Guérison sévère

(Col. "Une Œuvre, un Portrait" - épuisé)

RAYMOND QUENEAU

Le Chiendent
(En préparation)

HENRI POLLÈS

Sophie de Tréguier
Prix Populiste 1933

Extrait de la publication